

# Lè dzanlião

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 20

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188735>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

petite table nuptiale et s'exhiber, le visage découvert, à la curiosité de l'assistance.

O désenchantement ! La malheureuse est atteinte de la lèpre ! . . . Les sœurs et les cousines du fiancé éclatent en larmes et en cris d'indignation ; on fait pleuvoir sur la tête de l'infortunée une grêle d'invectives, qu'elle reçoit pâle de honte et de douleur. On la renvoie sur l'heure à sa famille, qui consent bien à la reprendre, mais refuse de restituer la somme envoyée à titre de présent de noces.

C'est l'usage, en Chine, de renouveler les cérémonies nuptiales quand les deux époux ont vu naître leur troisième enfant. Ces « noces d'argent » sont la reproduction exacte des premières, à ce point que la femme retourne dans sa famille, pour se voir demandée dans les formes et transportée en pompe au domicile conjugal.

Un usage plus singulier est celui qui consiste à marier les morts. Quant un garçon meurt à 12 ou 13 ans, ses parents ne manquent guère, vers l'époque où il aurait atteint sa 18<sup>e</sup> année, de le marier en effigie à une fille décédée la même année que lui. Dans ce but, on a recours aux services d'un agent matrimonial, on fait la demande officielle aux parents de la morte, on consulte les horoscopes, enfin on procède à toute la cérémonie exactement comme si les deux conjoints vivaient encore. Coutume poétique et touchante, à tout prendre, et qui témoigne de la place que les absents tiennent encore au cœur de ceux qui les aimaient.

#### Lè dzanliào.

Lài a dà dzeins qu'ont 'na concheince tant coumouda que cein ne lào z'ein cotè pas mé dè derè dàl meintès què dè bàirè on verro dè vin. Et pi que lè diont su lo même air què lè vretà et que sè fotent ein colère s'on ne lè crài pas, que y'ein a mémameint qu'ont tant accoutemà dè derè cein que n'est pas, que quand l'ont prào bragà onna dzanlhie, crayont que cein est arrevà et vo sacremeintont que l'est la pura vretà. Portant, dàl iadzo vont trào liein ; mà que volliài-vo ! ne savont pequa iò la vretà s'arrètè et font coumeint Bibi, que contàvè que l'avài fé la campagne dè Crimée et que l'avài vu on Russe qu'étài possédiu pè on chasseur à tsévau que lài trantsà la tэта avoué sa palasse. Adon lo Russe, que cheint sa tэта bas et que n'étài pas tant à se n'ése perquie, la ramassè à la coàite et tracè via ; mà arrevà près de 'na rivière, ne tràovè min dè pont po passà, et lè Français arrevàvont. Adon lo gaillà, qu'étài bon nadjào, ne fà ni ion ni dou, et po ne pas que sa tэта, que portàvè à la man, lài gravài dè nadzi, la preind avoué lè deints pè lè cheveux, et chàotè dein la rivière.

Eh bin po dàl lulus que pàovont vo z'ein débità dàl tòlès, ne faut pas sè bailli la peina dè lè demeintrè, kà cein pào amenà dàl tsecagnès ; mà lào faut repondrè avoué dè la méma mounia, tot coumeint lo cousin ào syndiquo a repondu l'autro dzo à n'on dzanliào que djuràvè que l'avài on iadzo einfelà cinq borès avoué on bocon dè lard attatsi à n'on bet dè fi retoo.

— Eh bin, se lài repond lo cousin ào syndiquo, lo vu bin crairè, du que lo vo ditès. Ora accutadè-vài cein que m'est arrevà on dzo que voiadzivo ein Etalie, dein on pàys dè bregands qu'on lài dit la Calabre : Passàvo dein on bou, tot solet, quand reincontro cinq bregands que mè barront lo passadzo ein mè demandeint la borsa à la vià. Ma fài, coumeint n'avé einvià dè lào bailli ni l'on ni l'autro, et que y'avé on pistolet à dou coups dein ma catsetta, ye saillo me n'arma à fù, mero lo premi bregand, tiro lo gatollion, et l'étàiso mortibusse que bas. Lo sécond bregand, que vào reveindzi son camerado, ein a tot atant. Avoué la crosse dè mon pistolet ye cassò la tэта ào troisiémo, et pèço la panse dào quatriémo avoué lo canon dè mon petit pétairu. Ah ! ma fài, vo repondo que l'ont passà quie on rudo quart d'hàora !

— Et lo cinquiémo bregand ? se fà lo dzanliào dàl borès.

— Eh bin lo cinquiémo, se repond lo cousin ào syndiquo, quant l'a vu sè quatre compagnons bas, l'a saillai on gros couté dè dézo sè nippès, et m'a tià su lo coup...

Lo dzanliào dàl borès a comprài la leçon ; s'est ramassà tot motset, mà ne s'est pas corredzi.

### Le roman du caniche.

#### IV

Aimer les chiens et aimer le chien, ce n'est pas la même chose. Un sportsman aime les chiens comme bêtes de service, parce qu'ils sont les indispensables auxiliaires de son goût pour la chasse ; pour la beauté, pour l'élégance de leurs formes, pour la perfection de leur dressage, souvent par vanité et quelquefois par spéculation ; ses prédilections embrassent toute l'espèce et ne s'arrêtent pas à une de ses individualités plutôt qu'à une autre.

Le sentiment de celui qui aime le chien est toujours exclusif dans une certaine mesure. Nous n'entendons pas faire un rapprochement de mauvais goût, cependant il nous paraît incontestable que l'on retrouve dans cet attachement à un animal quelque chose de l'aveuglement qui est une des caractéristiques de l'amour ; il ne sera pas toujours proportionné aux agréments extérieurs ou moraux de la bête qui en est l'objet, il engendre au contraire les illusions les moins justifiées, et, comme il n'est point de femme laide pour un amant sincèrement épris, il n'est point de vilain ou de mauvais chien pour son maître, si celui-ci aime le chien.

Or, le baron de la Cochardière aimait le chien, et il l'aimait sans s'en douter, ce qui, dans sa situation, constituait une circonstance aggravante.

Lorsque, fatigué de l'existence nomade qui était la sienne depuis quinze ans, il s'était décidé au repos, il s'était trouvé non seulement dépaysé, mais très isolé dans la ville qu'il revoyait après une si longue absence. Dans une des heures de désœuvrement qui en étaient la conséquence, il avait un jour acheté un jeune caniche noir à un homme à barbe blanche qui en promenait toute la famille sur le boulevard des Italiens, il l'avait rapporté chez lui, sans avoir eu un seul instant la pensée d'élever ce petit quadrupède à la dignité d'ami.

Le jeune Fido avait été installé à la cuisine, une pièce qui, pour ses pareils, représente assez généralement le paradis terrestre ; cependant le chef et ses marmittons